



X-ADRA

Conception et mise en scène
Ramzi Choukair

Création 2018

Théâtre en arabe surtitré

X-ADRA

Théâtre en arabe surtitré

Conception et mise en scène
Ramzi Choukair

Collaboration artistique
administration - production
Estelle Renavant

Dramaturgie
Wael Kadour

Création lumière
Franck Besson

Création visuelle
Maude Grübel

Régie
Rabie Choukair

Traduction - surtitrage
Adriana Santos Muñoz

Avec
Ayat Ahmad
Hend Alkhwaji
Ali Hamidi
Mariam Hayed
Rowaida Kanaan
Kenda Zaour
et
Lubana Al Quntar

Ayat, Hend, Ola (désormais Ali), Mariam, Rowaida et Kenda sont syriennes. Militantes de l'opposition dans les années 80 ou jeunes activistes de la révolution de 2011, toutes ont été incarcérées dans les geôles du régime, dans la prison d'Adra à Damas pour la plupart d'entre elles. Contraintes de quitter la Syrie, elles vivent aujourd'hui en Allemagne et en France.

À partir des témoignages de ces deux générations de détenues, le metteur en scène Ramzi Choukair et le dramaturge Wael Kadour ont composé la trame dramatique d'un spectacle dont elles sont les auteures et les interprètes.

Figure du chant lyrique et traditionnel arabe, la chanteuse Lubana Al Quntar est la septième voix d'X-Adra, celle qui, par son souffle, porte l'espoir de tout un peuple.

De ce récit polyphonique qui tisse les liens entre leurs six trajectoires, ne transparait pas uniquement l'enfer de la détention et les mécanismes de déshumanisation dont use le régime. Chacune avec ses mots, relate son expérience à travers les liens fraternels, filiaux, amoureux, qui lui ont insufflé la force de survivre et de continuer à résister. En convoquant celles et ceux qui ont fait rejaillir la vie là où tout était mis en œuvre pour l'anéantir, se dit aussi l'espérance et une foi inébranlable en la liberté.

Portrait de ces six femmes et récit d'un processus de création qu'elles partagent avec une équipe artistique professionnelle, le film documentaire «Adra les survivantes» réalisé par François-Xavier Tréguan et Stéphane Rossi est produit et diffusé par ARTE.

Création les 10 & 11 janvier 2018
La Filature - Scène Nationale de Mulhouse - Festival Les Vagabondes

Durée du spectacle : 60 mn

Photographies du spectacle, Mulhouse, janvier 2018
© Ahmed Naji © Darek Szuster
Portraits des actrices, Marseille, août 2017
© Maude Grübel



Production : Perseïden.
Coproduction : La Filature - Scène Nationale de Mulhouse, Bonlieu - Scène nationale Annecy, Espace Malraux - Scène Nationale de Chambéry et de Savoie.
Co-réalisation : Labomatic. Accueils résidence : Le MuCEM, théâtre Joliette Minoterie - salle de Lenche, le Mas de Vezénobres, La Filature.
Soutiens : The Arab Fund for Arts and Culture (AFAC), l'Archipel des Utopies, la Fondation Abbé Pierre, Ford foundation, l'ONDA, la Ville du Vigan.



© Ahmed Naji

NOTE D'INTENTION

Ramzi Choukair

En Syrie, les premières manifestations de masse et leur sordide corollaire, la répression féroce lancée par le régime, débutent au mois de mars 2011. Partageant ma vie entre la France et la Syrie depuis une dizaine d'années, je quitte Damas en novembre 2010 pour plusieurs mois. Je ne devais pas y retourner.

Dès les premières heures du soulèvement, le régime tape fort, les victimes et prisonniers se comptent par milliers. C'est aussi à ce moment-là que j'apprends que ma sœur a un cancer. Ma principale préoccupation, c'est elle. Au téléphone, elle me dit un jour « notre problème ce n'est pas seulement de faire tomber le dictateur qui est à la tête du pays, c'est aussi de faire tomber chaque dictateur, dans chaque maison en Syrie ». Je comprends alors que notre révolution vient à peine de commencer et qu'elle durera longtemps.

Mersin, Turquie, mai 2015.

Quatre ans plus tard, c'est lors d'un tournage en Turquie que je rencontre par hasard une amie syrienne. Elle vit désormais en Turquie et travaille pour une ONG de soutien à la révolution syrienne. Avec elle, une jeune femme, Mariam. Mariam est sortie vingt jours plus tôt des geôles du régime syrien où elle a été enfermée durant onze mois.

Je la revois quelques jours plus tard. Le récit de sa détention, de son arrivée récente en Turquie, du futur qu'elle sait devoir construire dans un pays qu'elle ne connaît pas me bouleverse. Je suis d'autant plus troublé que c'est aussi un pan de mon passé qui revit par l'intermédiaire de Mariam. En prison, elle a fait la connaissance d'une de mes amies. Avec Samar Al-Shamia (son pseudonyme), nous avons étudié à l'Institut Supérieur d'Art Dramatique de Damas et vécu une histoire d'amour. La dernière fois que nous avons été en contact, c'était deux ans auparavant, en 2013, vingt jours avant son arrestation.

Durant les cinq semaines qui suivent ma rencontre avec Mariam, je me déplace dans trois villes du Sud de la Turquie pour rencontrer d'autres anciennes détenues. Après leur sortie de prison, toutes ont réussi à fuir la Syrie pour les pays limitrophes. Toutes désirent et planifient leur retour après la guerre et la chute des dictatures politique et religieuse anciennement ou nouvellement en place.

Depuis mon départ de Syrie, c'est la première fois que j'entends, de la bouche même d'anciennes prisonnières, le récit de leur drame, des récits tellement chargés de violence, de brutalité, de douleur, et paradoxalement d'espoir. J'ai beau connaître ce régime et sa cruauté, l'oppression qu'il inflige depuis des décennies à chaque Syrien - qu'il ait été emprisonné ou non -, la capacité d'humiliation de ses services de sécurité, c'est en écoutant ces femmes que je réalise combien je

suis éloigné de la réalité cruelle de mon pays.

Mon engagement pour la révolution, je l'ai mené depuis la France. Il s'est limité aux rassemblements de soutien, aux communiqués et pétitions adressés au gouvernement français. Je n'ai pas vécu cet épisode décisif où la foi en une cause propulse l'individu dans un engagement sans faille ; ce moment où, animé par une conviction inébranlable, il est capable de renoncer à sa propre sécurité, de dépasser la peur et supporter bien plus que ce dont il ne se serait jamais pensé capable.

C'est lors de ce séjour en Turquie que je conçois le projet de porter au plateau les récits de ces Syriennes, anciennes prisonnières du régime, exilées, et rappeler la présence et le rôle de premier plan que les femmes ont joué dans cette révolution.

Après la Turquie, c'est par l'intermédiaire de différentes ONG que j'entre en contact avec des Syriennes à Berlin, Paris, Madrid et Istanbul.

À ma proposition d'une création théâtrale, leur réaction est majoritairement positive : D'accord mais comment ? Est-ce que ce sont des acteurs professionnels qui vont raconter nos histoires ? Voulez-vous qu'on enregistre seulement nos voix ?

Si je n'ai que peu de réponses à leur apporter, leurs questions viennent confirmer mon intuition première et m'aident à la préciser. Je réponds : je n'ai pas l'idée de la forme du spectacle, le comment, le où, etc. mais une chose est sûre, si nous présentons vos récits au théâtre, personne ne prendra votre place. Vous raconterez votre histoire, car non seulement elle vous appartient, mais vous êtes les plus à même de la transmettre.

Ainsi sont posées les prémices du projet. Parmi ces femmes, six participent au spectacle. De leurs récits, nous avons ensemble écrit une pièce de théâtre dont elles sont les actrices.

Dire la détention, l'engagement, l'exil aussi, dans une narration qui porte en filigrane l'élément fondamental qu'elles ont en commun et dont témoigne leur présence sur scène : leur combat pour la liberté et l'émancipation. Ce même combat auquel ma sœur faisait référence.

À PROPOS DE LA DRAMATURGIE

Wael Kadour

La dramaturgie de ce projet s'efforce de scruter les changements qui sont intervenus chez chacune des participantes dans leur rapport aux libertés individuelles et collectives : des questions sur les libertés individuelles qu'elles ont formulé dès leur plus jeune âge et qui ont évolué vers celles des libertés collectives, questions que les Syriens ont commencé à se poser depuis 2011.

Ces femmes ont examiné ces questions dans des conditions particulières : depuis la cellule d'une prison d'abord, à l'extérieur de celle-ci ensuite, et finalement à l'extérieur du pays.

Quel type de prison les Syriens ont-ils vécu au cours des dernières décennies ? Cette prison s'étend-elle au delà des frontières de la Syrie ? Les Syriens l'emportent-ils partout où ils vivent ?

Comment ces femmes se sont-elles libérées de leur prison ? La mémoire est-elle toujours le prix de la libération ? Comment pouvons-nous nous libérer, tout en conservant la mémoire syrienne ? Comment pouvons-nous nous libérer et continuer à vivre alors que le pays est en flammes ? Comment pouvons-nous emmener ce pays avec nous à l'extérieur de ses frontières et le garder vivant dans nos souvenirs ?

Finalement, comment la dramaturgie peut-elle mettre en scène des questions qui s'adressent à la vie aussi intensément qu'à la mort ?

LE PROCESSUS DE CRÉATION

Le corpus des témoignages bruts constitue le matériau de travail initial ; la combinaison des récits, le ressort de la trame dramatique ; les thèmes qui émergent de cette polyphonie, le fil de la narration.

Menée sous la forme d'un workshop de quatre semaines en février 2017, la première session de travail a réuni dans les Cévennes, sept femmes et l'équipe professionnelle constituée pour les accompagner dans ce projet.

C'était alors la première fois qu'elles se trouvaient toutes réunies dans un même lieu, au même moment. Si la plupart d'entre elles ont été incarcérées dans la prison d'Adra, elles n'y ont pas toutes séjourné aux mêmes périodes, du moins n'y ont-elles pas nécessairement été en contact. Pour autant, la prison constitue un référentiel commun, le lieu d'une cohabitation forcée, de la promiscuité, celui aussi où s'inventent de nouvelles formes de solidarité et de résistance. Également le lieu qui a attisé leur sentiment de révolte contre toutes les formes d'oppression, qu'elles soient sociales, politiques, familiales ou religieuses.

Ce qu'elles ont également en commun, c'est l'exil. En France et en Allemagne, dans un environnement où elles ont tout à apprendre, une nouvelle langue, de nouveaux codes, etc. pour un séjour dont elles ignorent la durée.

L'un des enjeux de cette première rencontre tenait à faire émerger une certaine sérénité, familiariser une équipe artistique professionnelle à travailler à partir de la spécificité de ce groupe atypique, accompagner et libérer une parole chargée de transmettre une histoire, leur histoire, celle d'un peuple en proie à la plus grande brutalité, là-bas en Syrie, et au déracinement, ici en exil ; mettre cette parole à l'épreuve du plateau, appréhender la combinaison des mots et des présences, éprouver les premières orientations dramaturgiques et scéniques.

Ces quatre semaines, ont aussi été celles de la mise en partage avec le public. D'abord par le biais de rencontres organisées entre l'équipe de création et 200 lycéens et enseignants de la cité scolaire André Chamson du Vigan.

Le 5 mars ensuite, ce sont 250 spectateurs qui ont assisté à la représentation de fin de résidence. Cette forme de 40 minutes, en arabe surtitré, a ensuite été présentée à Marseille le 26 août 2017 dans le cadre du festival Marseille Résonances du MuCEM.

Les répétitions ont ensuite repris au quatrième trimestre 2017, à la Filature - Scène Nationale de Mulhouse et le spectacle était créé les 10 et 11 janvier 2018 en ouverture du festival Vagamondes.





© Ahmed Naji

LE CALENDRIER

Création 2017-2018

4 février - 4 mars 2017	Première résidence	Mas de Vézénobres	Le Vigan
5 mars 2017	Présentation publique de fin de résidence	Auditorium du Vigan	Le Vigan
21 - 30 août 2017	Deuxième résidence	MuCEM Théâtre Joliette Minoterie-Lenche	Marseille
26 août 2017	Présentation d'un work in progress	Festival <i>Marseille Résonance</i>	Marseille
27 nov. - 15 déc. 2017	Résidence de création	La Filature	Scène Nationale de Mulhouse

Diffusion (en cours) - 13 représentations

10 & 11 janvier 2018	Création 2 représentations	La Filature Festival <i>Les Vagamondes</i>	Scène Nationale de Mulhouse
28 avril 2018	1 représentation	Theater an der Ruhr Festival <i>Theaterlandschaft</i>	Mülheim an der Ruhr
21 & 22 nov. 2018	2 représentations	Bonlieu	Scène Nationale d'Annecy
27 & 28 nov. 2018	2 représentations	Espace Malraux	Scène Nationale de Chambéry et de Savoie
7 février 2019	1 représentation	La Renaissance - <i>À partir du réel</i>	Mondeville
11 et 12 mai 2019	2 représentations	Festival Passages	Metz
2 et 3 juillet 2019	2 représentations	Shubbak Festival	Londres
22 novembre 2019	1 représentation	Festival Dancing on the Edge	Amsterdam

NOTES SUR LE CONTEXTE



Du soulèvement pacifique à la guerre civile

Février 2011.

Des centaines de milliers de Syriens de toutes confessions et origines manifestent pacifiquement pour réclamer la démocratisation du régime.

Devant le constat des révolutions tunisienne, égyptienne et libyenne, les gouvernants syriens puis l'armée répondent aux manifestations d'une manière ferme et radicale et utilisent tous les moyens pour éteindre cette flamme de liberté et éradiquer toute contestation avant même qu'elle ne prenne le tour d'une révolution. Cette position n'est pas sans satisfaire les autres gouvernants du Moyen-Orient, en particulier ceux des pays du Golfe : comment laisser un tel élan de liberté se rapprocher, embraser toute la région et bouleverser l'ordre établi ?

C'est à Deraa, entre le 15 et le 18 mars 2011, que la révolution syrienne commence et que les premiers manifestants tombent sous les balles des soldats syriens. Durant six mois et malgré plus de 3 500 victimes civiles, la répression armée et la torture en prison, la révolution reste pacifique. Témoins de ces violences, des soldats commencent à désertir l'armée régulière et fondent l'Armée Syrienne Libre. Usant d'arguments confessionnels, les pays du Golfe et la Turquie fournissent des armes à certaines unités militaires au sein de l'Armée Libre, prétendant que le conflit oppose l'armée - alaouite -, contre le peuple - sunnite. Les gouvernants syriens trouvent là une belle occasion de justifier aux yeux du monde la répression armée en expliquant qu'ils défendent leur pays contre des rebelles islamistes intégristes et non pas contre des manifestants. C'est le début de la guerre en Syrie.

Après 2013, l'insurrection se fragmente avec une polarisation croissante alimentée de l'extérieur. La logique initialement inclusive et unanime cède progressivement devant la montée des groupes transnationaux comme le PKK et l'État islamique. Les groupes les plus modérés sont marginalisés au profit de l'islam politique qui prend des formes de plus en plus radicales et de revendications ethno-nationales kurdes.

Les Syriens, descendus dans les rues pour réclamer la liberté, trouvent la mort entre deux fronts, d'un côté l'armée syrienne qui tente de maintenir un système dictatorial qui oppresse la Syrie depuis plus de quarante ans, et de l'autre, les groupes armés de la mouvance islamique radicale.

Femmes et révolution en Syrie

Dès les premiers jours du soulèvement, les femmes - de toutes catégories sociales, de tous les âges - prennent une part active à la révolution. Dans les campagnes comme dans les villes, qu'elles soient mères de famille, étudiantes, fonctionnaires, ouvrières, institutrices, avocates, médecins, etc., elles participent à l'organisation des premières manifestations, apportent leur aide aux blessés, cachent ceux qui fuient la traque des services de sécurité, multiplient les actions régulières pour réclamer la libération de leurs proches injustement emprisonnés.

À partir de 2012, après l'arrestation, l'assassinat et la disparition de la plupart des activistes de premier rang de la contestation pacifique, notamment les hommes, elles assument un rôle décisif. Elles s'organisent en réseaux pour acheminer l'aide médicale et les denrées alimentaires dans les zones encerclées et bombardées par le régime. Leur répertoire d'actions face à la répression s'adapte au fil des semaines et des mois. Tant que le dispositif reste inaperçu, des militantes utilisent notamment leur appartenance communautaire, alaouite ou chrétienne en particulier, pour passer les multiples barrières.

Fer de lance de la contestation populaire et de la résistance en Syrie, elles sont la cible du régime. Intimidation, répression, violences et incarcération, sont les réponses systématiques à leur engagement. Arme du régime pour humilier les hommes de la famille et dissuader la population de toute action contestataire, le viol est aussi employé comme un moyen pour briser les femmes et les empêcher d'agir.



ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Ayat Ahmad

Ayat est née le 1er septembre 1990 à Damas. Fille d'un Consul syrien, elle grandit avec sa mère dans le quartier aisé de Mezzeh à Damas.



En 2009, elle débute ses études de Littérature française à l'Université de Damas et s'engage dans un collectif étudiant. En cachette, elle distribue des tracts pour demander notamment une ville de Damas plus propre. Dénoncés par une collègue, Ayat et une cinquantaine d'autres étudiants sont arrêtés le 18 octobre 2009 par les services de renseignement, devant la Faculté de Lettres.

Elle passe neuf mois à subir la torture entre la Section « Al-Fayhaa » de la Sécurité politique et la Section « Palestine » de la Sécurité militaire, toutes deux à Damas. À sa sortie de prison, en juillet 2010, sa famille l'oblige à épouser son cousin, pour faire taire le scandale de son incarcération.

Quelques mois plus tard, la Révolution commence. Elle décide alors de quitter son mari et s'engage dans la mobilisation civile au sein de différentes associations. Ses activités lui vaudront deux autres arrestations d'environ trois mois, en avril 2012 à la Section de l'aviation militaire et en février 2013 à la Section de « Al-Khatib » à Damas.

En mai 2014, elle fuit la Syrie par la frontière turque. À Istanbul, elle dépose une demande d'asile pour la France qu'elle obtient en septembre 2015. Elle réside actuellement à Toulouse avec ses deux enfants et est inscrite en Licence 1 de Sciences Politiques à l'Université Jean Jaurès dans le but de poursuivre ses études en Journalisme. Elle continue à militer pour la liberté et la cause des prisonniers en Syrie.

Hend Alkahwaji

Originaire de Damas, Hend est née le 27 novembre 1956.

Jeune diplômée en Ingénierie agronomique et jeune mariée, elle s'engage dans le Parti du Travail communiste, interdit en Syrie. En juillet 1982, alors qu'elle distribue en cachette des tracts pour demander le retrait de l'armée syrienne du Liban, elle se fait arrêter par les services de renseignement du régime de Hafez Al-Assad et passe huit mois à la Section des interrogatoires de la Sécurité militaire « Fira' Al-Tahqiq Al-Askari » à Damas.

À sa sortie, elle reprend ses activités militantes pour le Parti du Travail communiste et en mars

1984, elle se fait arrêter une deuxième fois. Elle passe d'abord huit mois en cellule d'isolement dans la même section, puis trois ans dans la prison civile de Qatana et quatre ans et sept mois dans la prison Duma à Damas. A sa libération en 1991, elle officialise sa séparation et travaille en tant qu'ingénieur agronome pendant plus de vingt ans.

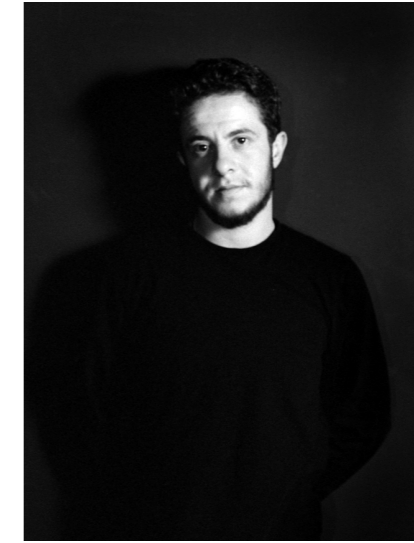
En 2012, elle se remarie avec un opposant du régime avec qui elle quitte la Syrie en 2013 suite aux pressions exercées, à l'école, sur les enfants de celui-ci par les services de renseignement. Ils partent d'abord au Liban, d'où ils sollicitent l'asile pour la France. Depuis janvier 2014, ils résident à Lyon. En attendant de trouver du travail dans son domaine, Hend apprend le français et est bénévole pour plusieurs associations de soutien aux femmes et enfants syriens.



Ali Hamidi

Transgenre, Ali est né en 1990 à Damas sous le nom de Ola, dans une famille conservatrice du quartier du Midan. Orphelin de père, il met un terme à ses études de Philosophie à l'Université de Damas à la mort de sa mère en 2007 et devient moniteur d'auto-école à son compte. En 2008, son oncle et sa sœur aînée le forcent à se marier avec son cousin. Après un certain temps, il quitte son mari et part en Jordanie.

En 2011, au début de la Révolution, il décide de retourner en Syrie et de participer aux manifestations pacifiques à Damas. Il rejoint un groupe d'activistes et, avec sa voiture, aide les déserteurs à fuir en Jordanie. Étant une femme, non-recherchée, il ne soulève pas les soupçons.



Il est arrêté le 12 octobre 2012 alors qu'il transporte cinq déserteurs. Accusé d'incitation à la désertion, de trafic de déserteurs et de falsification de documents d'identité, il passe trois mois en cellule d'isolement à la Section de la Sécurité militaire de Deraa, puis à la Section « Palestine » de la Sécurité militaire et à la prison civile d'Adra à Damas.

Le 21 avril 2014, il est libéré sous caution et condamné à une peine de quinze ans de prison. Il fuit alors la Syrie et rejoint clandestinement la Turquie. Il

passé un an à Gaziantep, puis décide de rejoindre clandestinement l'Allemagne en passant par la Grèce, la Macédoine, la Serbie, la Hongrie (où il se fait arrêter et passe dix jours en prison) et l'Autriche.

Il réside en Allemagne depuis 2015, à Berlin depuis février 2016, où il a pu effectuer son changement de sexe. Il est agent de maintenance dans un hôtel et prévoit de se former pour devenir conducteur de train en Allemagne.

Mariam Hayed

Mariam est née le 6 février 1990 à Atareb, dans la région d'Alep. Étudiante en Psychologie à l'Université de Damas, elle participe aux manifestations pacifiques durant les premières années de la Révolution.

Accusée par le régime d'appartenir à un groupe terroriste, elle est arrêtée chez elle le 10 janvier 2014 et incarcérée pendant 67 jours à la Section de la Sécurité pénale « Fira' Amn Al-Jinai » à Damas.

Pour que la torture cesse, elle accepte de faire une fausse déclaration télévisée sur la chaîne nationale au cours de laquelle elle explique comment elle a fabriqué de fausses images de

manifestations. Elle se résigne à cette intervention dans les médias afin d'être transférée à la prison civile d'Adra où les conditions sont réputées moins dures, mais aussi dans le but de faire savoir à ses parents qu'elle est toujours en vie.

Suite à sa libération sous caution, le 25 décembre 2014, elle fuit en Turquie clandestinement et fait une demande d'asile pour la France.

Depuis octobre 2015, elle réside à Paris et est étudiante en Licence 3 de Psychologie à Paris 7. Elle a été bénévole pour Women Now for Development, une association syrienne qui soutient l'émancipation des femmes et des enfants, et continue à lutter pour la cause des prisonniers syriens.



Rowaida Kanaan

Rowaida est née le 1er décembre 1976 dans la banlieue de Damas. Diplômée en Mathématiques de l'Université de Damas en 2000, elle enseigne plusieurs années en écoles et lycées.



Dès le début de la Révolution elle participe aux manifestations pacifiques. En août 2011, elle est arrêtée par les services de renseignement et détenue trois jours à la Section de la Sécurité Pénale. Elle continue à militer pour la Révolution et transporte des médicaments vers les zones rebelles. En février 2012, dénoncée, elle est arrêtée par les services de renseignement et détenue un mois à la Section de la Sécurité de l'État. À sa libération, elle quitte l'enseignement pour des raisons de sécurité et s'engage pleinement dans la militance pacifique civile. Elle débute le journalisme et se fait arrêter une troisième fois en août 2012. Cette détention à la Section du Service de Renseignement de l'Armée de l'Air dure un jour mais elle est la pire de toutes. À sa sortie, elle travaille pour Radio Rozana. En juin 2013, en voiture avec un ami, elle est contrôlée à un check-point, portant sur elle sa carte de presse et son magnétophone. Ils sont arrêtés et détenus à la Section de la Sécurité de l'État, puis à la Section du Service de Renseignement de l'Armée de l'Air. Son compagnon n'en ressort pas vivant.

Emprisonnée dix mois, elle est libérée lors d'un échange de prisonniers entre les rebelles et le régime en mars 2014 et fuit clandestinement le pays.

Elle s'installe à Gaziantep en Turquie où elle travaille pour Radio Rozana et pour le Comité syrien pour les détenus. Elle sollicite l'asile en France en 2016 et l'obtient en avril 2017. Elle vit à Paris, à la Maison des journalistes, apprend le français et projette de suivre des études de journalisme.

Kenda Zaour

Originaire de la région de Soueïda, Kenda est née le 16 août 1986.

Diplômée de l'Institut du tourisme, elle travaille dans une agence de voyages et vit avec sa famille à Damas, dans le quartier de Jaramana, jusqu'au début de la Révolution. Les événements les poussent alors à retourner s'installer dans la région plus sûre de Soueïda.

Le 21 novembre 2012, avec trois de ses amies dont sa sœur, elles manifestent en plein cœur de Damas, dans le souk de Medhat Basha, vêtues de robes de mariée pour réclamer la libération des prisonniers civils. Elles se font arrêter dix minutes plus

tard par les services de renseignement et passent deux mois à la Section *Palestine* de la Sécurité militaire à Damas.

Le 9 janvier 2013, elles sont libérées lors d'un échange de 48 otages iraniens capturés par l'Armée Libre contre 2 060 prisonniers détenus par le régime.

Après sa libération, elle fuit clandestinement au Liban avec sa famille, puis quelques mois plus tard s'installe en Turquie où elle rencontre son compagnon. Fin 2015, les difficiles conditions de vie la poussent à rejoindre l'Europe clandestinement. Enceinte de sa petite fille Peroia, elle prend le bateau pour la Grèce avec son bébé Joubran. Elle traverse toute l'Europe jusqu'à arriver en Allemagne, à Berlin, où elle vit actuellement avec son compagnon et ses enfants. Elle apprend l'allemand et souhaite travailler dans un Art Café.



Lubana Al Quntar Chanteuse

Formation

Institut supérieur de musique Damas
Royal College of Music Londres
Accadémie de Musique Maastricht

Répertoire

Chant lyrique
Chant traditionnel arabe

Lubana est née à Damas. Elle étudie le chant lyrique à l'Institut Supérieur de Musique de Damas auprès de Galina Khaldieva, puis au Royal College of Music de Londres avec Kenneth Wollom, ainsi qu'à l'Académie de Musique de Maastricht où elle obtient un Master de chant lyrique.

Mêlant les techniques du chant lyrique et du chant traditionnel arabe, elle chante comme soliste à l'Opéra Bastille à Paris, à l'Opéra Théâtre La Monnaie à Bruxelles, à l'Orchestre Philharmonique de Liège, au Qatar, au Silk Road Festival de Tokyo notamment. Elle est invitée à plusieurs reprises au prestigieux Festival de Carthage et au Festival Al Madina en Tunisie, à l'Opera House du Caire. Elle se produit dans le premier opéra arabe Opera Avicenna à Doha au Qatar, puis dans Opera Fallujah au Centre Kennedy de Washington.

Pour le théâtre, elle est interprète dans Salomé de Yaël Farber, créé à Washington en novembre 2015 et recréé en mai 2017 au National Theatre de Londres.

De 2003 à 2011, elle dirige le département de chant lyrique de l'Institut Supérieur de Musique de Damas où elle enseigne le chant lyrique et le chant arabe.

À Washington, elle fonde the Arabic Singing Band, un groupe composé d'étudiants et de jeunes diplômés.



RAMZI CHOUKAIR

Metteur en scène



Comédien et metteur en scène de nationalité franco-syrienne, Ramzi Choukair est né le 12 juin 1971 à Beyrouth au Liban. Il vit actuellement à Marseille - France.

Formation

Institut d'Art Dramatique - Damas
ISTS - Avignon
Université Paris VIII

Parcours

Régisseur lumière et général
Directeur technique
Enseignant
Directeur artistique / conseiller

Après des études à l'Institut Supérieur d'Art Dramatique de Damas (section jeu) où il obtient son diplôme en 1994, il fait un séjour d'étude à l'Institut Supérieur des Techniques du Spectacle d'Avignon (ISTS), puis un stage long (1995-1996) dans le même Institut comme régisseur de spectacle. En 1999, il obtient une maîtrise d'Art du spectacle à Paris VIII, puis un D.E.A. d'Art du spectacle en 2001.

Parallèlement à ses études, il entame une carrière professionnelle de régisseur lumière et de régisseur général en Syrie (Théâtre National, Théâtre de l'Institut Supérieur d'Art Dramatique) et en France (Festival d'Avignon, Festival d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence, etc.), sur plusieurs spectacles et dans plusieurs théâtres (Péniche Opéra, Palais des Glaces, Grande Halle de la Villette).

À son retour à Damas en 2003 et jusqu'à fin 2008, il enseigne à l'Institut Supérieur d'Art Dramatique. En 2003 et 2004, il est directeur technique et artistique de l'Opéra de Damas pour la Culture et les Arts et en 2008, directeur technique de Damas Capitale arabe de la Culture.

En 2010, dans la continuité de précédentes collaborations avec le théâtre Jean-Vilar de Vitry sur Seine, il crée le festival Al Wassl plateforme / Arts Méditerranée. De 2011 à 2013, il intervient comme conseiller artistique sur le projet des dramaturgies arabes contemporaines de la Friche la Belle de Mai à Marseille.

Principales mises en scènes

Al-Zir Sâlem et le prince Hamlet
Shitra la fille du roi
L'assemblée des femmes

Al-Zir Sâlem et le Prince Hamlet, qu'il adapte à partir de deux textes, l'un oriental (*Al-Zir Sâlem*), l'autre occidental (*Hamlet*), est sa première mise en scène. Le spectacle est créé et joué au cours de la saison 2002-2003 au Palais al-Azem de Damas et en 2005 à l'Opéra de Damas ainsi qu'au Théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine, puis à Amman, Alep et Dubai entre 2005 et 2007. Traduit par Francis Guinle, le texte est publié en France en 2005.

Acteur sous la direction de

Jamal Soleiman
André Serre
Manuel Gigi
Tatiana Arkhabitsova
Talal Nasser Aldin
Pascal Rambert
Julien Bouffier
Tim Suppl
Fida Mohissen
Yaël Farber
Myriam Muller
Omar Abu Saada
Mohamad Al Rashi & Wael Kadour

Distinction

Prix Helen Heyes du meilleur acteur (Washington)

En 2006, il met en scène l'immense acteur syrien Abderrahman Al Rachi dans *Shitra la fille du roi* de Rabindranath Tagor à l'Opéra de Damas.

En 2007, il adapte deux textes d'Aristophane et crée *L'assemblée des femmes* au Théâtre National Al Hamra de Damas avec les étudiants de quatrième année de l'Institut Supérieur d'Art Dramatique. Le spectacle est recréé l'année suivante à Damas et au Théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine avec des acteurs masculins et un chœur de sourds-muets.

Comme comédien, il joue aussi bien en Syrie qu'en France, dans *Roméo et Juliette*, mis en scène par André Serre, à Alep et Damas en 1992 (rôle de Pâris), puis en 1993 dans *Les Epines*, de Françoise Sagan, mis en scène par Manuel Gigi à l'Institut Supérieur d'Art Dramatique de Damas (ISAD). Il poursuit sa carrière d'acteur avec *La Mouette* de Tchekhov (rôle de Chamraèv) mis en scène par Tatiana Arkhabitsova au Théâtre Oumaali de Damas en 1994 et *Arlequin serviteur de deux maîtres* de Goldoni (rôle de Silvio), mis en scène par Jamal Soleiman à l'ISAD de Damas en juin 1994. En mai 1994, il joue dans *Les mille et une nuits*, mis en scène par Rias Osmat au Théâtre National de Damas. C'est ensuite *Les possibilités* d'Harold Parker, mis en scène par Talal Nasser Aldin au Théâtre National de Damas en février 1998 et enfin le spectacle monté à partir de l'épopée de Gilgamesh, *Gilgamesh*, mis en scène par Pascal Rambert à la Citadelle de Damas en mars 1998 et repris au festival d'Avignon en juillet 2000.

En 2009-2010, il joue dans *Hiroshima mon amour*, mis en scène par Julien Bouffier ; en 2011, il travaille sous la direction de Tim Suppl dans *Mille et une nuits*, spectacle en tournée internationale en 2013. En 2012, il joue dans *Le livre de Damas*, mis en scène par Fida Mohissen. Récemment, il est acteur dans *Anéantis* de Sarah Kane sous la direction de Myriam Muller (2018), dans *The Factory* de Mohamad Al Attar, mis en scène par Omar Abu Saada (2018) et dans *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître* de Wael Kadour et Mohamad Al Rashi (2019).

En 2016 il obtient le prix Helen Hayes du meilleur acteur pour le rôle de Jean-Baptiste dans *Salomé*, mis en scène par Yaël Farber et créé à Washington en novembre 2015. Le spectacle est recréé en mai 2017 au National Theatre de Londres.

Il est également acteur de télévision et de cinéma, récemment dans *Arwad* de Samer Najari et Dominique Chila (Canada, 2016). Le film est présenté en compétition officielle dans plusieurs festivals, notamment à Montréal, Rotterdam, Carthage, ainsi qu'à New York, en Afrique du Sud, en Pologne, en Turquie, en Jordanie et en Finlande.

Wael Kadour

Dramaturge



Né en Syrie en 1981, Wael Kadour est dramaturge, metteur en scène et journaliste. Il vit actuellement à Paris.

Formation

Institut d'Art Dramatique de Damas

Diplômé de l'Institut Supérieur d'Art Dramatique de Damas en 2006, il est accueilli en 2007 en résidence d'écriture au Royal Court Theatre de Londres dans le cadre de la 19^e édition du programme de Résidences Internationales de Dramaturgie.

Parcours

Co-fondateur d'Ittijahat
Rédacteur en chef
Directeur de communication

À partir de 2008, il est collaborateur artistique et littéraire pour de nombreux projets en Syrie, en Jordanie et au Liban. Il met en place et anime plusieurs workshop d'écriture et enseigne le théâtre à Amman en 2012-2013.

Fin 2011, il cofonde *Ettijahat*, une structure culturelle indépendante portée par un groupe d'activistes culturels syriens. Il est aujourd'hui rédacteur en chef du site Internet Cultural Policy in the Arab World (ARCP) et directeur de communication d'*Ettijahat*.

Il est actuellement dramaturge pour trois projets : *Le petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry de la compagnie Araboska Teatern - Stockholm et *Your love is Fire*, de Mudar Alhaggi, Recklinghausen Festival, Allemagne et X-Adra de Ramzi Choukair.

Bourses et distinctions

Royal Court Theatre - Londres
2^e prix d'écriture théâtrale Muhammad Taymur

Comme metteur en scène, il monte *Ohio Impromptu* de Samuel Beckett à Damas en 2011, *Far Away* de Caryl Churchill en 2012, puis sa pièce, *Les petites chambres* à Beyrouth et Amman en 2013. A Amman en 2015, il met en lecture *Rituel pour une métamorphose* du célèbre dramaturge syrien Saadallah Wannous.

À ce jour, trois de ces pièces ont été publiées. Parue en 2008 à Damas et en 2009 au Caire, *Virus* reçoit le deuxième prix d'écriture théâtrale Muhammad Taymur. *Out of control* paraît à Beyrouth en 2010, *Les petites chambres* est publié en édition bilingue (arabe-français) en 2013 aux éditions Elyzad. En 2017, seront édités *The confession* (Beyrouth, septembre) et *Chronicles of a City That We Never Knew*.

Maude Grübel

Photographe



Formation

Académie de la Photographie
Munich

Née en Allemagne en 1980, diplômée de l'Académie de la Photographie de Munich (Staatliche Fachakademie für Fotodesign - München) en 2004, Maude Grübel vit à Marseille depuis 2006.

Musées / Galeries

Notamment :

Le Château d'Eau, Toulouse
Galerie Warte für Kunst, Kassel
Galerie Kunstreich, Galerie Sono et
Raum für Fotografie, Munich
Les Glycines, Alger

Son travail lui a valu plusieurs expositions en France, en Allemagne, en Algérie. Il a fait l'objet de nombreuses invitations dans des expositions et présentations collectives, notamment au Mucem en 2014.

En 2015 elle publie son premier livre, *Jardin d'essai*, un ensemble d'images réalisées à Alger et ses alentours entre 2009 et 2014. Les photographies de cet ouvrage ont été exposées en 2017 au Château d'eau de Toulouse et au festival Photomed Marseille.

« *L'intime en photographie est un territoire fragile qui nécessite d'être parcouru avec prudence.* »

Festivals / Rencontres

Notamment à Marseille :

Festival Photomed et La Photographie_Maison Blanche
Le MuCEM

Allemande vivant en France, Maude Grübel inscrit son œuvre sur ce fil tendu avec un mélange de pudeur et de détermination. Les origines, celles de sa famille, la Tunisie, la Pologne mais aussi l'Algérie, le parcours personnel, les trajectoires, les épreuves... La photographe ne recule pas devant ses sujets. Elle construit ses images avec force et retenue, élaborant une œuvre éminemment personnelle qui résonne pourtant au-delà de l'expérience subjective.

Publication - monographie

2015

Jardin d'essai
Editions Zoème et Filigranes

Maude Grübel saisit des fragments de corps et des espaces morcelés, elle met en place un ensemble qui (re)construit une mémoire, parcellaire ou précise. Parfois, des dessins accompagnent l'élaboration de ses projets, ils agissent à l'endroit de la sensation, de l'insaisissable, le trait prend alors le relais de l'image dans cette exploration sans compromis de ce qui fait l'humanité. »

Guillaume Mansart

Co-directeur, responsable artistique de Documents d'Artistes - Documentation et diffusion de l'activité des artistes visuels de Provence-Alpes-Côte d'Azur.



© Ahmed Naji



© Ahmed Naji



© Darek Szuster



© Darek Szuster



© Ahmed Naji



© Ahmed Naji

TEXTE DU SPECTACLE

CHANSON

Oh étoile du matin,
Tu t'es levée au-dessus du Levant,
Tu as emporté les bons,
Et tu as épargné les mauvais.

FEMME X

Est-ce qu'il y a quelqu'un ? Est-ce que quelqu'un m'entend ? Est-ce que quelqu'un peut m'aider ? Je ne sais pas où je suis. Je me suis fait arrêter par la Sécurité et je ne sais pas où ils m'ont emmenée. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'ils m'ont tabassée. Je n'ai pas su comment réagir. L'interrogateur m'a posé beaucoup de questions. Quoi que je réponde, il me tabasse. Si je change un mot, il me tabasse aussi. Si je me tais, il me tabasse. Je n'ai pas su quoi faire. Que dois-je dire et que dois-je garder pour moi ? Je ne sais pas comment résister à tout ça. Je suis faible. Et cette souffrance, je ne la comprends pas. J'ai reçu un coup de botte sur la tête. Après ça, je ne me souviens de rien. Ça m'a assommée. Je suis tombée par terre. J'ai perdu connaissance. Je n'étais plus là. Tout s'est mélangé dans ma tête. Les images et les sons se sont entremêlés, puis ils ont disparu. Peut-être que mon corps n'a pas supporté la douleur. Peut-être que c'est la fin. Peut-être que je suis morte. Peut-être que c'est ça mon histoire et qu'elle se termine ici.

KENDA

Quand notre Révolution a commencé en Syrie, j'ai senti que j'en faisais partie moi aussi. Avec mes amies, on s'est mises à réfléchir à ce qu'on pouvait faire. Il fallait faire quelque chose, mais on ne savait pas quoi. Le régime tue et emprisonne des gens tous les jours. Il fallait que ce soit un acte fort. Finalement, on s'est décidées. On était quatre copines, dont ma petite sœur. J'avais plus peur pour elle que pour moi. On a décidé de le faire en plein centre de Damas. On a choisi le souk de Medhat Basha, parce que c'est un quartier populaire, toujours rempli de monde. C'est dans ce même souk qu'on a acheté tous les accessoires nécessaires. On est même allées chez la couturière pour retoucher les habits qu'on allait porter. Cette idée me plaisait beaucoup. On a choisi une date et un lieu : le 21 novembre 2012 au souk de Medhat Basha, à 14h. La veille au soir, on est allées chez une de nous pour organiser les derniers détails. Ensuite on s'est mises à chanter et à s'amuser. Le lendemain, un ami nous a apporté des fateyers pour le petit déjeuner. C'était la première fois que j'en mangeais autant. Et peut-être la dernière. On s'est préparées et on est sorties. Par dessus nos habits, on a enfilé des manteaux noirs pour tout dissimuler. À l'heure prévue, notre ami nous a emmenées en voiture jusqu'au souk. Comme d'habitude, on devait s'arrêter à tous les check-points du régime. On avait peur qu'ils remarquent quelque chose et qu'ils décident de nous fouiller. Il nous a déposées, puis il est parti. On a commencé à marcher dans la foule. On attendait le signal de notre amie. Tout était prêt. Elle a donné le signal.

ROWAIDA

Le 9 juin 2013, au check-point entre Damas et la Ghouta orientale, je me suis fait arrêter avec mon ami Khaled. Le soldat a vu ma carte de presse dans la voiture et s'est douté que je travaillais pour des journaux de l'opposition. Après avoir confisqué nos affaires, ils nous ont bandé les yeux et ils nous ont fait attendre devant la porte. Je pouvais voir les chaussures de Khaled sous mon bandeau, j'étais alors sûre qu'il était à côté de moi. Je lui ai dit : « Khaled, je suis désolée ». Il m'a dit : « Je t'aime », puis sa voix a disparu.

Ces mots, je ne cesse de les entendre à chaque instant.

Khaled, pardonne-moi. Je ne voulais pas que tu te fasses arrêter et encore moins qu'on se fasse arrêter ensemble. J'ai fait ce dont nous avons convenu durant le trajet de Damas à la Ghouta, 15 minutes avant de nous faire arrêter. Je leur ai dit que je te connaissais à peine. Je ne leur ai pas dit qu'on était amis depuis 15 ans. Je leur ai dit que je t'avais demandé de m'emmener dans la Ghouta. Je ne leur ai pas dit que c'était pour apporter des médicaments à Abou Ali. Je ne leur ai pas raconté ce que tu m'as dit : « Dans tous les cas tu ne vas pas y aller seule. On a deux possibilités. Soit on se fait arrêter, soit on réussit à apporter les médicaments à Abou Ali. Si on se fait arrêter, on sortira peut-être au bout de quelques jours. Mais si on n'apporte pas les médicaments à Abou Ali, il va sûrement mourir ».

Je sentais l'émotion et la peur dans la voix de Khaled quand il m'a appelée pour me dire qu'il venait me chercher pour qu'on aille se balader en voiture dans les rues de Damas. Une fois on s'est perdus et on s'est retrouvés au mont Qassioun. On a eu peur parce que la zone était sous surveillance de l'armée du régime. Un soldat nous a laissés monter au sommet. Il nous a pris pour des amoureux qui cherchaient un endroit romantique.

KENDA

Elle a donné le signal. En une seconde, on a retiré nos manteaux et dévoilé nos robes de mariées. Ensuite on a levé nos banderoles. Les gens ont commencé à nous regarder et à lire les slogans :

« Vous êtes fatigués, nous aussi, nous voulons vivre autre chose »

« La Syrie est à nous tous »

« La société civile réclame l'arrêt de toutes les opérations militaires en Syrie »

Chacun de ces messages était signé « 100% Syrien ».

En levant la banderole, j'avais l'impression que c'était le jour de mon mariage.

À cet instant précis, je n'avais pas peur, j'ai senti qu'un grand défi m'attendait.

On est restées sur place une quinzaine de minutes. Tout le monde nous a prises en photo, les gens se demandaient stupéfaits :

- Mais qu'est-ce qui se passe ?

Soudain, sans m'en rendre compte, j'ai crié :

- Faites des youyous pour les mariées de la Syrie !

J'ai entendu des youyous et j'ai pensé : Aujourd'hui, c'est bel et bien mon mariage.

Les services de renseignement sont arrivés et nous ont arrêtées. On nous a interrogées jusqu'à minuit et pendant tout ce temps, on est restées en robes de mariées.

CHŒUR

Ne donne pas trop d'informations à l'interrogateur. Souviens-toi de tout ce que tu lui as dit, surtout des mensonges. Réponds de manière concise. N'avoue rien, même s'il menace de te violer. Ne change pas ton discours. Pense à ce que tu aimais faire avant d'arriver ici. Pense à tes parents, à tes frères et sœurs, à ceux que tu aimes. Peut-être que leur image est floue, mais essaye quand même. S'il te frappe, protège-toi la tête et ne fais pas de mouvements brusques. Fais comme si tu ne sentais rien. Dis-toi que ton corps est fort et que tu vas résister. Convaincs-toi qu'après quelques coups, tu ne sentiras plus rien. N'anticipe pas le fouet ou les instruments de torture sur ton corps. Ne provoque pas l'interrogateur, il te frappera davantage. Si tu crois en Dieu, prie.

ROWAIDA

J'ai entendu les gardiens tabasser Khaled et lui dire :

- Rowaida c'est ta pute,

et je l'ai entendu leur répondre :

- Non, c'est mon amie.

C'était leur technique pour le faire craquer.

Khaled, ne les laisse pas te torturer à cause de moi. Laisse-les dire tout ce qu'ils veulent sur moi.

Je cherchais Khaled dans le couloir quand ils m'emmenaient voir l'interrogateur.

Ils me faisaient marcher entre les corps, ou peut-être les cadavres des détenus qu'ils avaient torturés. Ils étaient méconnaissables à cause des bleus et du pus de leurs blessures, mais j'aurais reconnu Khaled rien que par le son de sa respiration. Je ne l'ai pas trouvé.

Durant ma détention, j'ai commencé à penser aux autres détenus, certains ont participé à la Révolution, d'autres non, mais tous se font torturer. À l'extérieur de la prison, les personnes assiégées meurent de faim, du manque de médicaments ou meurent sous les bombardements incessants. Pourquoi ça nous arrive ? Parce qu'on a commencé une Révolution ? Et ensuite ? Jusqu'à quand les gens vont-ils continuer de mourir ? Que devons-nous faire ? Faut-il continuer ou arrêter ? Nous sommes incapables de faire quoi que ce soit. Le monde nous observe et ne fait rien. Abou Ali est mort parce que nous ne lui avons pas apporté les médicaments. Et Khaled a disparu. Khaled a disparu et je n'ai plus rien su à son sujet. Sa famille m'a appris qu'il était mort, mais moi je ne l'accepte pas et j'attends toujours qu'on aille se balader dans les rues de Syrie.

Khaled, je sentais que tu m'aimais, mais je ne savais pas si tu prenais ces risques avec moi par amour ou parce que tu croyais en ce que tu faisais. Je n'ai pas pu t'avouer mon amour pour les raisons que tu connais. Tu es mon plus cher ami, depuis toujours et pour toujours. Tu me manques beaucoup.

AYAT

Je me suis fait arrêter le 18 octobre 2009. J'avais 18 ans. J'ai été accusée d'atteinte à l'intégrité de l'État et au sentiment national. J'ai été détenue 9 mois. En prison, j'ai subi toutes sortes de tortures. J'ai été libérée le 1er juillet 2010. Tout de suite après, mon père m'a obligée à épouser mon cousin. Je m'y suis opposée, il m'a rouée de coups. Par un mariage, il voulait faire taire le scandale de mon incarcération. Une fois mariée, ma chambre me manquait beaucoup, j'étais épuisée par tout ce que j'avais subi. J'avais tout le temps froid, même en plein mois d'août. Terrifiée, je n'arrivais pas à éteindre la lumière

ou à fermer la porte.

Dès que j'ai froid, je me souviens de mon amie Manal. On a partagé la même cellule dans la Section de la Sécurité politique à Damas. La nuit du réveillon, il faisait un froid glacial. J'étais pétrifiée, recroquevillée sur moi-même. Je devenais bleue. J'ai toqué à la porte. Bassel, le gardien, s'est approché :

- Qu'est-ce qu'il y a ?

J'ai répondu :

- On a froid, on voudrait des couvertures.

Je n'ai pas dit « s'il te plaît ». Il a refermé la petite fenêtre et il est parti. On a attendu un moment, pensant qu'il était sûrement parti les chercher. Mais comme il ne revenait pas, impatientes, on a retoqué à la porte. Il a alors ouvert la petite fenêtre en gueulant :

- Qu'est-ce que tu veux salope ?

Manal a répliqué :

- On a froid connard !

J'ai regardé Manal en me disant : À cause de toi on va passer un sale quart d'heure. En entendant le mot « connard », il avait immédiatement fait demi-tour.

On entendait les gardiens fêter la nouvelle année, l'odeur de l'arak arrivait jusqu'à notre cellule. Il est revenu, mais cette fois, il a ouvert la porte en grand.

Bassel est entré avec un pneu, suivi d'un autre gardien, Amjad. Il m'a ligotée et jetée dans un coin. Après, il a pris Manal, l'a assise dans le pneu, l'a ligotée et lui a baissé son pantalon.

ALI

Je me suis fait arrêter le 12 octobre 2012 en raison de ma participation à la Révolution. En prison, on m'appelait Abou Janti. C'est ainsi que m'a surnommé l'interrogateur chargé de me torturer. Abou Janti, à cause de la série télé sur le chauffeur de taxi, parce que durant la Révolution, j'ai utilisé ma voiture pour aider les déserteurs à fuir en Jordanie et leur éviter de combattre contre leurs frères syriens révolutionnaires. Depuis, on m'appelle Abou Janti et franchement, ça me plaît bien.

La deuxième fois que j'ai lavé mon pantalon, ça faisait 13 mois que j'étais en prison. Je suis allé l'étendre dans la seule pièce à fenêtres et j'ai demandé au gardien de m'apporter mon caleçon. Je l'ai enfilé et je suis retourné dans ma cellule. Une des filles m'a prêté son foulard et son manteau pour que je puisse prier. J'ai prié, je lui ai rendu ses habits et je me suis endormi. En 13 mois, je n'avais pas eu un seul rêve qui puisse soulager le supplice de la prison. Ce matin-là, je n'ai pas rêvé, mais j'ai eu un genre de vision. J'ai vu un vieillard avec une longue barbe blanche et un bâton, habillé tout en blanc. Il m'a tapoté le bras avec son bâton et il m'a dit :

- Lève-toi et habille-toi.

Je me suis réveillé en sursaut en me frottant le bras et soudain j'ai vu qu'un pigeon s'était faufilé sous ma couverture. Je me suis levé d'un bond, j'ai couru dans tous les sens en marchant sur les filles et je me suis retrouvé dans les bras d'une des prisonnières, l'avocate. Elle m'a dit :

- qu'est-ce que tu fous ?

Je lui ai raconté, elle m'a serré dans ses bras et je suis retourné dormir à ma place. J'ai pensé : c'est quand même bizarre un pigeon en prison.

AYAT

Amjad est resté à côté de la porte à observer la scène. J'étais complètement paralysée. Mes yeux ne clignaient même plus. J'étais incapable d'émettre le moindre son, comme si j'étais devenue muette. Manal était coincée dans le pneu. Bassel a baissé son pantalon. Physiquement, Bassel a vraiment l'air d'un monstre, il est horrible. Je n'arrive même pas à décrire avec quelle brutalité il l'a violée. Il l'a soumise alors qu'elle essayait de se dégager, mais elle était complètement immobilisée, elle pouvait seulement crier. Moi, c'était comme si je regardais un film. Manal a hurlé et c'est là que j'ai vu le sang. Beaucoup, beaucoup de sang. Quand elle a hurlé, les prisonniers ont commencé à crier et à cogner sur les murs :

- Qu'est-ce que vous faites à nos femmes, fils de chiens !

Manal n'a pas arrêté de crier, mais le hurlement qu'elle a poussé quand elle a perdu sa virginité, celui-là je ne l'oublierai jamais. Il l'a ensuite retirée du pneu, nous a détachées, puis il est parti. Manal est restée par terre, immobile. Elle pleurait d'une voix étranglée. Et moi, je n'arrivais toujours pas à dire un seul mot. Silence, silence. Je n'ai rien pu faire pour Manal, je n'arrivais même pas à la regarder dans les yeux. Je me suis approchée d'elle en rampant, je l'ai emmenée aux toilettes et j'ai lavé son sang. Cette nuit-là, on ne s'est plus dit un seul mot.

ALI

Durant ma détention, j'ai écrit une lettre à ma mère.

Je n'ai personne d'autre à qui parler, tu es la personne que j'aime le plus au monde et que j'aimerais toujours. Je dois te dire quelque chose que tu n'aimeras pas entendre, mais tant pis, je suis désolé. Je veux te dire que je n'ai jamais été une fille et je ne le serai jamais. Je ne veux pas que tu te fâches, car je sais que je ne te reverrai plus jamais. Pardonne-moi de ne pas te l'avoir dit en face, mais maintenant, je suis dans un lieu où tout est souffrance, oppression, torture. Des choses très dures à décrire. Cet endroit t'apprend qui tu es et ce que tu veux vraiment. Ici, tu apprends que la seule chose qui a de la valeur dans la vie, c'est la liberté. La solitude que j'ai vécue en prison et le fait de vivre avec des inconnus, tous innocents, m'a donné le courage d'assumer qui je suis, un courage que je n'avais pas quand je vivais avec vous. Ola est morte ici et n'en ressortira jamais. Maintenant, je n'ai plus rien à perdre, parce que je ne sais pas si je pourrai sentir l'air frais à nouveau. Mais je suis sûr d'une chose, c'est que je suis ton fils et pas ta fille. Je sais que c'est dur pour toi d'entendre ça, mais je n'ai pas le choix, car je suis Ali, par sa volonté et par sa force. Je ne pourrai jamais être comme toi qui a un cœur bon, alors ne m'en veux pas. Si un jour je sors d'ici, je serai Ali et je n'aurai peur de rien, tout simplement, parce que si nous sommes sur cette terre, c'est pour vivre. Si seulement je pouvais revenir en arrière, je ne laisserais personne te blesser. Tu me manques terriblement, tu ne peux même pas imaginer à quel point. J'ai un espoir impossible : que tu reviennes et que tu sois vivante pour passer toute ma vie avec toi.

CHOEUR

Mange tout ce qu'on te donne. Mange lentement. Tire parti de chaque objet. Utilise tes chaussures comme oreiller. Un bout de tissu pour tes règles. Un bout de charbon pour écrire sur les murs. Une bouteille pour uriner dans la cellule d'isolement. Si tu as les cheveux longs, attache-les. Si tu te fais piquer par les puces, mets tes habits à l'envers. Souviens-toi de tout ce qui t'appartient. Souviens-toi de tout ce que tu as appris. Chansons, poèmes, blagues, versets du Coran. Ta personnalité ici n'a aucune place. Établis de bonnes relations avec tout le monde. Sois pragmatique. Sois raisonnable. Sois patiente. Aide les autres pour qu'elles t'aident aussi.

HEND

Plus le temps passait, plus j'étais convaincue de ne pas vouloir d'enfants. Je n'ai moi-même pas de place dans cette société, alors pourquoi devrais-je lui donner un enfant ? Mon mari était au courant de mes convictions, on s'était mis d'accord sur le sujet. Je suis tombée enceinte et j'ai avorté. Mon mari était sous la surveillance des services de renseignement, alors on se voyait en cachette chez des amis. À cette époque, j'ai découvert qu'il était membre du Parti du Travail Communiste. Quand je me suis fait arrêter, il a appris à son tour que moi aussi j'en faisais partie. C'était en 1982, j'ai fait un an de prison, puis ils m'ont libérée. La situation de mon mari était toujours la même. En 1984, ils m'ont de nouveau arrêtée, mais cette fois, pour plus longtemps, bien plus longtemps : 7 ans et 7 mois. Je suis restée des mois en isolement dans une section de la Sécurité militaire, puis ils m'ont transférée à la prison civile pour femmes de Qatana à Damas. C'était la première fois qu'on plaçait une prisonnière politique dans une prison civile. Quand je suis arrivée, j'avais très peur, comment allais-je faire au milieu de ces criminelles ? J'ai été surprise de voir qu'il y avait des femmes du Parti des Frères Musulmans. Quand le gardien leur a annoncé que nous allions partager la cellule, elles ont lancé : —on ne veut pas d'une infidèle parmi nous. Le gardien n'a rien dit et m'a laissée là. Au début, elles me traitaient méchamment et m'ignoraient, mais comme j'étais toujours respectueuse et que j'acceptais leur différence, elles ont fini, avec le temps, par accepter la mienne. Cette année-là, ils ont transféré une famille qui venait de la prison de Palmyre, une mère et ses deux filles. L'une d'elles, Soumeya, était née en prison et n'avait que 2 ans. Cette petite fille a changé ma vie en détention. J'ai senti que la vie ressurgissait. Elle est devenue mon refuge. Je jouais avec elle, je mangeais avec elle, je la lavais, on dormait ensemble sur le même matelas. Je pensais à elle nuit et jour. Comment allait-elle grandir parmi nous entre ces quatre murs ?

CHOEUR

En prison, il y a des gens qui croient en Dieu, d'autres qui n'y croient pas. Tout le monde veut mettre fin à ses souffrances. Tout le monde cherche un sens à cette souffrance et moi aussi. Comme si ce qui est en train d'arriver n'était qu'une illusion. Mais cette illusion est bien réelle. Je ne supporte plus d'être ici. Je vais faire l'impossible pour sortir d'ici. Je veux avouer. Je vais dire tout ce qu'ils veulent entendre.

HEND

Quand ma famille est venue me voir, j'ai emmené Soumeya dans la cour des visites pour qu'ils la voient à travers la grille. Ils ont tout de suite senti que cette fillette avait changé ma vie. À chaque fois qu'ils me rendaient visite, ils lui apportaient des cadeaux. Des crayons, des livres, des jeux, des chansons pour enfants. Ils me disaient : Tiens, voici des cadeaux pour ta fille. Je lui ai appris à lire, à écrire, je lui chantais des comptines. Quand je lisais, elle dessinait à mes côtés. J'ai senti qu'elle était comme ma propre fille. Une fois, mon frère a convaincu le gardien de l'emmener faire un tour dehors. Elle avait très peur, je l'ai rassurée et elle est finalement sortie avec lui. À son retour, elle ne voulait plus me lâcher. Mon frère m'a raconté que lorsqu'elle a vu les gens et les voitures, elle s'est accrochée à lui et s'est mise à crier. Plus tard, quand j'ai réussi à la calmer, elle m'a raconté que, dehors, elle avait vu une vache bleue. Une vache bleue ? Évidemment, elle n'avait jamais vu les couleurs...

Ça me rendait tellement heureuse que les gens disent :

- Elle, c'est la fille de Hend.

Grâce à elle, je suis aussi devenue très amie avec sa mère. On se racontait nos histoires, elle me disait qu'elle aimait beaucoup mes idées, alors je la taquinais :

- Mais qu'est-ce que tu fais avec les Frères Musulmans ?

On rigolait bien. Mais les autres femmes avaient peur que je les influence et j'ai senti que la fillette commençait à changer, qu'elle avait peur de venir vers moi. J'ai interrogé sa mère, elle m'a répondu :

- Les Sœurs Musulmanes ne veulent pas que ma fille passe du temps avec toi.

Elle s'est excusée, puis elle est partie. J'ai été surprise de leur réaction, mon lien avec elle était purement humain. J'ai ressenti une immense perte. Je voulais juste qu'elle vive hors de ces quatre murs, mais ces femmes ont tout fait pour l'empêcher.

MARIAM

Durant ma détention, on m'a forcée à faire des aveux télévisés pour expliquer comment j'avais fabriqué de fausses vidéos de manifestations. La seule chose que je voulais c'était que la torture s'arrête et qu'on me transfère à la prison civile d'Adra. Oui, j'ai accepté de faire de faux aveux pour qu'ils cessent de me torturer. C'était aussi un moyen pour faire savoir à mes parents que j'étais encore en vie, car ils n'avaient pas eu de mes nouvelles depuis mon arrestation.

Après 67 jours à subir les interrogatoires à la Section de la Sécurité pénale, j'ai été transférée à la prison civile pour femmes d'Adra, en banlieue de Damas. Pour y aller, ils m'ont d'abord fait passer par la prison des hommes. Je suis arrivée là-bas avec sept autres jeunes. Tout d'un coup, ils n'étaient plus là. Un peu après, j'ai tourné la tête à gauche et ils étaient tous là, nus. J'étais tellement choquée que je n'ai pas pu détourner le regard. L'un d'eux a commencé à se couvrir, embarrassé. C'est à ce moment seulement que j'ai tourné la tête.

Deux d'entre eux étaient mes amis, on s'était fait arrêter ensemble et on avait été placés dans la même section. Quand j'ai enfin pu détacher mon regard de mes amis et tourner la tête à droite, j'ai vu une multitude d'hommes, tous habillés avec un pyjama rayé blanc et gris. C'était comme si tous les hommes de Syrie étaient réunis là. Quand ils m'ont vue, j'ai eu l'impression que c'était la première fois de leur vie qu'ils voyaient une femme et qu'ils étaient là depuis toujours. Un officier s'est approché et m'a ordonné de le suivre :

- Tu vas rester ici 4h le temps qu'une voiture t'emmène à la prison des femmes.

Il m'a fait attendre dans une grande pièce où il y avait des bureaux, ainsi qu'une télé allumée sur la chaîne nationale. Sur le bandeau d'information rouge, on voyait défiler les fausses nouvelles. Il y avait un enfant, assis sur une chaise. J'ai pensé qu'il devait être le fils d'un des officiers. Je me suis assise et j'ai commencé à écouter. L'officier a dit à l'enfant :

- Qu'est-ce que tu fous encore là toi ? Va faire ta vie ailleurs, ton avenir n'est pas ici, ton avenir est dehors ! Ici tu ne vas rien apprendre, ta place est dehors, pas ici !

L'enfant a répondu :

- Je vous aime, je suis heureux avec vous et je sais que vous aussi vous m'aimez. Ici, j'ai de quoi manger, j'ai un lit et je dors au chaud, alors que dehors, j'ai faim, j'ai froid et je n'ai nulle part où aller. Dehors, je n'ai personne qui prenne soin de moi. Dehors, je n'ai personne qui m'attende. Je ne veux pas de rêves ni de futur. Je veux rester ici avec vous.

AYAT

J'emmène mes enfants à l'école le matin avant le lever du soleil, dans le froid de Toulouse auquel je ne me suis pas encore habituée. Je marche le long du parc et j'observe les pelouses couvertes de givre et à chaque fois que je sens le vent froid sur mon visage, je me souviens de mon amie Manal et je me

dis, si seulement je pouvais la revoir.

ALI

Il y a plein de pigeons à Berlin. Parfois, quand je les regarde ça me fait rire car je me souviens du pigeon qui est entré dans ma cellule. Quelques heures plus tard, le gardien est arrivé pour me libérer en disant :

- Abou Janti, imbécile, prend tes affaires et ferme ta gueule !

HEND

En prison, j'ai appris à être forte et à ne pas pleurer. Ma sœur est morte, ça m'a brisé le cœur, j'ai aussi perdu d'autres êtres chers, mais j'ai à peine pleuré.

Lorsqu'en France j'ai obtenu ma carte vitale, j'ai éclaté en sanglots sans pouvoir m'arrêter. Rien ne pouvait me consoler. J'ai dû attendre d'avoir 60 ans pour obtenir mon premier droit. Les employés du centre se sont exclamés :

- Mais ce n'est pas la Hend que nous connaissons ! Toutes ces années en prison sans pleurer et maintenant tu pleures parce que tu obtiens ta carte vitale ?

KENDA

Nous avons été libérées au bout de 2 mois, lors d'un échange de 48 otages iraniens capturés par les opposants contre 2 060 prisonniers du régime syrien. À cause de la pression sociale suite à notre détention, nous avons dû abandonner la Syrie, ma famille et moi, le 25 avril 2013. En octobre 2013, j'ai rencontré mon compagnon en Turquie. Quand nous avons célébré notre union, je n'ai pas porté de robe de mariée. J'ai senti que ce n'était pas nécessaire. Aucune robe de mariée ne sera plus belle que celle que j'ai portée pour la Syrie.

ROWAIDA

Parfois, à Paris, je sors de chez moi très pressée. Je passe rapidement une main dans mes cheveux défaits et je sors sans réfléchir. Je me souviens que j'ai porté le voile pendant plus de quinze ans, selon les traditions de notre société et comme le voulait ma famille, tout simplement. Dans les zones qui n'étaient pas sous surveillance de l'armée du régime, je rédigeais des rapports de presse. Quand j'ai décidé de retourner à Damas, j'ai eu peur qu'on me dénonce et j'ai décidé de changer d'apparence. J'ai alors retiré mon voile avant d'arriver au check-point. Ensuite, toutes les fois que je faisais l'aller-retour, je le retirais pour passer les contrôles, puis je le remettais. Et quand je me suis fait arrêter, j'ai décidé de ne plus le porter. Tout aussi simplement.

MARIAM

Alors que je fêtais le Nouvel An à Damas en 2014, j'ai fait un vœu. Je me suis dit, j'espère que cette année je vivrai une nouvelle expérience. Et en effet, 10 jours plus tard, je me suis fait arrêter par la Sécurité. Je suis restée un an en prison, puis je suis sortie. Maintenant, j'ai déjà fêté trois fois le Nouvel An à Paris. À chaque fois, je me souviens du vœu que j'ai fait en 2014. Je souris et je me dis, j'espère que cette année je vivrai une nouvelle expérience.

FEMME X

Je veux voir mon visage dans un miroir. C'est la première chose que je ferai quand je sortirai d'ici. Je me regarderai attentivement, mais je ne me reconnaîtrai pas. Je marcherai dans les rues du pays, mais je ne les reconnaîtrai pas. Je croiserai les gens que je connais et je me rendrai compte que je ne les connais pas. Je voyagerai. Je partirai loin. J'irai vivre dans un pays que je ne connais pas. Je continuerai à penser aux personnes que j'ai laissées derrière moi. Les seules personnes que je connaisse vraiment. Les détenues et les détenus. Tout me ramènera ici. Une odeur, une forme, une image, un rêve, un prénom. Tout. Quand je sortirai d'ici, je resterai ici. J'emporterai ma prison partout avec moi. Peut-être que personne ne sort jamais vraiment de prison. À moins de casser soi-même les barreaux de la cellule pour laisser entrer l'air frais. C'est à ce moment seulement qu'on peut dire qu'on est sorti de prison. Et d'ici là, je ne sais pas ce que je ferai. Peut-être que je jouerai dans un spectacle, dans lequel je parlerai à des gens que je ne connais pas, d'une détenue qu'ils ne connaissent pas, qui s'est fait arrêter aujourd'hui. Il lui reste encore beaucoup de chemin à faire. J'ai décidé de marcher à ses côtés. Pour la conseiller. Penser à elle. Parler avec elle. L'aider. L'attendre. Pour rêver ensemble.

Texte traduit de l'arabe (Syrie) par Adriana Santos Muñoz



